naliers des assurés. — Quant à l'invalidité absolue, par exemple l'incapacité absolue de travailler résultant d'une maladie comme la tuberculose, il faut pour l'établir prouver que, par aucune espèce de travail, même en dehors de sa profession, l'ouvrier ne peut plus atteindre un gain journalier fixé par les règlements. Avec ce système, les « assurances » ont fait fortune et leurs adhérents semblent fondés à réclamer d'elles la construction de ces sanatoriums, qui mettra le prolétaire à l'abri des invalidités qu'engendre la tuberculose.

. . . . . .

*
* *

Voilà ce qu'on fait en Allemagne. Pour difficile que paraisse à faire la besogne chez nous avec notre vieux fond de blague, notre perpétuel besoin d'indiscipline, il n'en est pas moins vrai que la chose mérite d'être étudiée.

C'est au législateur à savoir ce qu'il faut laisser et ce qu'il faut prendre, et comment l'adapter à notre tempérament.

Il faut en France des institutions semblables à celles de nos voisins. — Sans quoi, ainsi que le disait au Congrès l'empereur Guillaume au Pr Brouardel, « vous ne pourrez rien faire contre « la tuberculose — et vous serez débordés ! »

III

Sanatoriums populaires. — Planegg.

Les enthousiastes de Wagner, qui chaque année vont à Bayreuth, ne manquent pas de s'arrêter à Münich, ne fût-ce que pour un pèlerinage au lac de Starnberg, où le protecteur et l'ami du maître se noya en compagnie de son médecin. Ils devraient bien en passant à Planegg, la deuxième station après Münich, aller visiter le « Sanatorium populaire » et rapporter en France l'idée d'élever pour nos ouvriers quelques établissements semblables.

En effet, les « assurances ouvrières » dont nous parlions ont bien ici réalisé en partie les desiderata des socialistes : les « caisses de malades » continuent à faire les frais d'entretien de leurs adhérents sanatoriés et à payer à leur famille une

partie de l'indemnité de maladie ; et ce sont les « assurances pour la haute Bavière contre l'invalidité et la vieillesse », qui, pour la construction, ont fait les avances de fonds : 500 000 marks (625 000 francs) prêtés aux intérêts de 1 pour 100 au « Verein für Volksheilstätten in München » (1).

Mais c'est cette même Société de bienfaisance qui, après avoir acheté le terrain de ses propres deniers, s'est occupée de faire dresser les plans et de faire bâtir.

C'est le « Comité central d'Allemagne pour la création de sanatoriums pour tuberculeux » qui a apporté une cotisation de 25 000 marks (31 250 francs). Ce sont enfin des particuliers qui, par leurs généreuses offrandes, ainsi qu'en témoigne une plaque de marbre placée au-dessus de la porte d'entrée de l'établissement, ont contribué à sa construction. Il est donc en grande partie dû à la libéralité d'œuvres de bienfaisance.

On a fait magnifiquement les choses : au point de vue de l'installation et des aménagements, Planegg est le « dernier cri » du sanatorium. On dirait une exposition d'hygiène et les malades y

(1) Comité pour les sanatoriums populaires à Münich.

jouissent d'un confort que leur envieraient bien des bourgeois. C'est une immense propriété, à 558 mètres au-dessus du niveau de la mer, au milieu de vastes étendues boisées, qui la protègent contre la poussière et contre les vents violents.

Je dirai simplement l'impression gardée de cette visite à Planegg : ce sera le meilleur moyen de faire connaître ce que c'est qu'un « Sanatorium populaire ».

*
* *

Quand on quitte la gare, on passe devant une toute petite chapelle blanche, perdue au milieu de l'immensité verte des pins ; c'est la chapelle du « Chêne de Marie » : de très loin, les paysans viennent y faire leurs dévotions. Des écriteaux indiquent le chemin à travers la forêt ; il a plu ce matin et sous le clair soleil qui égaie les grands arbres sombres, chantent les odeurs fortes et vivifiantes des résines.....

C'est une vraie ferme d'abord, que l'on rencontre en entrant dans l'établissement, avec tout l'attirail que comporte l'exploitation d'un domaine de seize hectares.

Une étable-modèle, éclairée à l'électricité, avec quatorze belles vaches ; une porcherie où grognent les petits cochons, drôlement zébrés de noir ;

une basse-cour avec des poules, des canards, des oies... — toute la ménagerie domestique dont on peut tirer parti pour les malades. Mais ceux-ci ont une nourriture extrêmement abondante et on est loin de compte avec tout ce que la ferme peut rapporter.

Cent mètres environ plus loin, s'élève le bâtiment principal. Suivant la formule chère aux architectes et que Falkenstein et Hohenhonnef ont rendue classique, il présente la forme d'un croissant : un corps central un peu surélevé d'où partent deux ailes, se détachant sous un angle très obtus.

Au point de vue perspective surtout, les architectes, dont la grande préoccupation est toujours de faire du monument, ont réussi : l'ensemble est moins caserne et presque gracieux ; ce n'est plus l'hôpital ordinaire. Mais on paraît attacher trop d'importance à cette forme en croissant, et on ne semble pas se douter de ses inconvénients : les extrémités des ailes ne sont plus en effet orientées dans la même direction que le centre et jouissent ainsi moins longtemps du soleil.

Le bâtiment principal est orienté vers le Midi dans le sens de sa longueur. Toute la partie Sud, où sont installées la salle à manger et les galeries de repos, n'a pas de sous-sol d'où l'air puisse monter plus ou moins souillé.

Les cuisines avec leurs annexes, offices pour le lavage de la vaisselle, garde-manger, rafraîchissoir, etc..., occupent le sous-sol de la partie Nord et sont reliées directement à la ferme et à l'économat par un long corridor souterrain. Ces cuisines sont tenues d'une façon remarquable ; trois immenses chaudières de cuivre cuisent à la vapeur la soupe, les légumes et les pommes de terre. Mais voici le fait rare et il vaut la peine qu'on s'y arrête : nulle part de mauvaises odeurs... O les souvenirs de collège : les réfectoires avec leurs relents de nourriture grossière et refroidie. Souvenirs de certains hôpitaux, — bouffées d'air trop respiré, émanations fades, comme de cataplasmes, dont tout semble imprégné... Il y a quelque temps nous visitions avec quelques confrères une « colonie agricole » du centre de la France. Rien ne peut donner une idée de l'horreur qui nous prit à la gorge en entrant dans le réfectoire.

Pensez à ce que cela put être en passant par les cuisines !... Et les niches grillagées où couchent ces malheureux enfants...

Certainement la visite des basses-cours et des étables fut moins pénible : la mauvaise odeur y était plus franche et moins inattendue.

Mais revenons à Planegg. Pour obtenir ici ces résultats, on n'a rien négligé.

D'abord, l'escalier du sous-sol a été orienté de telle façon que les odeurs des cuisines ne pussent se répandre à l'intérieur de la maison. Les plats sont transportés dans la salle à manger, au moyen d'un ascenseur électrique. Les petites cuisines à thé (Theeküchen), qui se trouvent à chaque étage, sont reliées par le même moyen à la cuisine principale. Quant à ce qui concerne la ventilation, de même qu'à l'Augusta-hospital de Cologne, on a employé les systèmes les plus perfectionnés.

Nous ne décrirons pas : nous indiquerons seulement les électroventilateurs, qui chassent l'air vicié des cuisines et des sous-sols, comme aussi des chambres à coucher, des salles de conversation, de la salle à manger. Là, l'air pur, qui est pris au dehors, ne parvient qu'après avoir séjourné dans des chambres de vapeur, et s'être élevé à la température convenable.

Dans les chambres et dans les salles, où se tiennent les malades pendant la journée, l'air se renouvelle aussi par les vasistas placés en haut des fenêtres et que l'on maintient constamment ouverts, quelque temps qu'il fasse.

Le tuberculeux doit coucher la fenêtre ouverte, c'est la règle dans tous les sanatoriums, et ce principe, qu'il était autrefois si difficile de faire admettre par la clientèle de ville, n'est plus aujourd'hui discuté par personne.

Cette question de l'air est des plus importantes en effet pour le traitement de la tuberculose. Pour arriver à la cicatrisation, le poumon lésé doit être constamment et largement ventilé. Pour prémunir le malade contre les changements brusques de température, il faut peu à peu l'endurcir au froid et l'entraîner par des séjours prolongés au grand air. C'est pourquoi l'on a installé au rez-de-chaussée, de chaque côté de la salle à manger, les galeries de repos (Liegehallen) où les malades font chaque jour les six heures de cure d'air que prescrit le règlement. Sous des arcades dallées et parfaitement à l'abri de la pluie et du vent — tout un système très perfectionné de jalousies lamées en bois se développant dans une armature mobile de fer, un peu à la façon des bureaux américains — s'aligne toute une théorie de chaises longues.

Elles sont recouvertes d'un matelas de cuir. En hiver, quand il fait très froid, le malade, au lieu d'une couverture, en a trois ; il a les pieds au chaud dans un sac fourré, les mains dans de gros gants de laine, et la tête enveloppée d'un passe-montagne.

En été, pendant la journée, lorsque la chaleur rend pénible le séjour des galeries, on les abandonne pour le parc : chacun transporte sa chaise sous les grands arbres à la place qui lui convient.

Comme les galeries n'ont de place que pour 45 chaises longues, on a dû construire une annexe dans le parc, à une centaine de mètres des bâtiments.

Elle présente cet inconvénient d'être isolée; par les jours de mauvais temps, et ils sont nombreux sous ce ciel bavarois, les malades ont très suffisamment le temps d'être trempés. Sans compter qu'ils ne sont plus directement surveillés ; livrés à eux-mêmes, ils en profitent pour redevenir de grands enfants, s'empressant de faire ce qui est défendu par le règlement. Dès qu'ils sont réunis en masse, les hommes sont ainsi, et éprouvent, un peu à tout âge, ce besoin de faire des niches qui tourmente les écoliers.

Précisément, au moment où le Dr Krebs, directeur de l'établissement, me dit ses doléances, deux pensionnaires sont là, au lieu d'être à la promenade, tellement absorbés par une partie de « tarok », qu'ils ne nous ont pas vus venir et quand ils nous aperçoivent, en levant le nez, ils ont la mine confuse de gamins pris en faute — et d'un geste instinctif, ils essaient de dissimuler leurs cartes...

La promenade à heures fixes fait aussi, quand le temps est beau, partie du traitement par le grand air : le parc est merveilleux, avec de gran-

des belles allées, bien larges, et la forêt n'est pas loin. Ceux qui doivent faire un séjour de plus de quatre semaines, et auxquels les mêmes sentiers finiraient par devenir monotones, ont la permission de sortir du parc et de chercher sous les ombrages un coin pour y rêver.

Mais défense expresse d'entrer dans une auberge. C'est tellement bon quand on a soif un « maas » de bière brune, si fraîche et si douce dans le pot de grès — et cela coûte si peu. — Plus que toutes les autres privations, celle-ci est sensible à tout véritable Münichois, et la mesure lui semble quelque peu vexatoire...

*
* *

C'est presque un symbole que cette disposition du rez-de-chaussée de Planegg ; une salle à manger entre deux galeries de repos : en effet, cure d'air et cure d'alimentation, voilà pour ainsi dire tout le traitement de la tuberculose.

Tandis que le corps se repose et que les poumons se « nettoient » sous l'influence de l'air pur, il faut aussi que l'organisme entier se refasse, se fortifie avec une alimentation substantielle pour pouvoir lutter contre la maladie.

« *L'estomac est la place forte des tubercu-*

leux » (Daremberg) (1) — l'expérience prouve tous les jours la vérité de cet aphorisme.

En lui faisant faire de la suralimentation, on met le malade en état de plus grande résistance, on améliore ses conditions de défense.

De même que respirer à l'air libre, manger fait donc aussi partie intégrante du traitement — manger souvent et manger beaucoup.

On gave le malade, un peu à la manière d'un animal que l'on veut engraisser, et on le pèse toutes les trois semaines, pour constater l'augmentation de poids ; l'embonpoint progressif indique que l'assimilation se fait bien et que la suralimentation est bien supportée.

Voici d'ailleurs dans tous ses détails l'emploi d'une journée à Planegg ; on verra quelle part importante on a donnée aux repas dans ce programme. Dès 6 heures, friction au gant de crin. La peau d'un tuberculeux doit être l'objet de soins quotidiens ; il faut chercher à favoriser ses fonctions, la sécrétion sudorale en premier lieu. Car, ainsi que l'a démontré Satter, le phtisique élimine dans ses sueurs des toxines tuberculeuses, qui agissent à la manière de la tuberculine de Koch. En même temps on influence

(1) Daremberg. Traitement de la phtisie pulmonaire.

les centres nerveux, qui déterminent les mouvements respiratoires, et on réveille leur énergie.

Après la réaction qu'amène un nouveau séjour au lit d'une demi-heure, les malades se lèvent, se lavent, font leur lit, brossent leurs vêtements et leurs chaussures — ceci dans une pièce spéciale à cause des poussières.

A 7 heures, premier déjeuner avec pain et beurre. A 8 heures, la douche. Au premier abord, cela renverse un peu nos idées en France ; et je dois dire que le monde médical français a montré une certaine résistance. Mais, en Allemagne, on tient beaucoup à la douche — qui non seulement favorise les fonctions de la peau, mais encore endurcit au froid ; et, en principe, elle est obligatoire pour tout le monde dans le sanatorium. Pour en être dispensé, il faut une ordonnance toute spéciale du médecin.

De 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, chaise longue, visite médicale, puis « liberté de manœuvre » pendant une demi-heure.

A 10 heures, deuxième déjeuner, avec pain et beurre encore. « Les graisses sont indispensa- « bles aux tuberculeux ; et sous forme de beurre, « ils peuvent en absorber une notable quantité ». — Aussi donne-t-on beaucoup de beurre à Planegg.

« Mais c'est l'huile de foie de morue qui « constitue l'élément gras le plus facilement as- « similable » (1).

L'huile de foie de morue doit jouer un rôle considérable dans l'« alimentation » du tuberculeux : « alimentation, en effet, bien plutôt que « médication ».

Dans l' « Hygiène des tuberculeux », un excellent manuel à la portée de tous et que devraient avoir lu tous les malades, Chuquet rapporte les expériences que Daremberg fit sur lui-même et comment, pendant plus d'une année, celui-ci prit chaque matin 150 grammes d'huile de foie de morue en guise de premier déjeuner (2).

De 10 heures 1/2 à 1 heure, promenade et chaise longue. De 1 à 2 heures, troisième déjeuner : soupe, deux plats de viande, légumes, dessert.

De 2 à 4 heures, chaise longue. A 4 heures goûter : un morceau de pain bis avec du beurre et 2/3 de litre de lait.

Encore une demi-heure de liberté ; puis, de 4 heures 1/2 à 6 heures 1/2, promenade et chaise longue ; à 7 heures, dîner : soupe, viande et légumes. Puis encore une heure de chaise longue, et encore une tasse de lait, avant de se mettre au lit : à 10 heures, toutes les lumières doivent être éteintes.

(1) Cf. Chuquet.
(2) Chuquet. L'hygiène des tuberculeux. Masson, Paris, 1899.

En résumé, 6 heures de chaise longue et 2 heures et demie de promenade : voilà pour la cure d'air ; 5 repas, sans compter la dernière tasse de lait ; voilà pour la suralimentation.

*
* *

Elle est superbe, cette salle à manger de Planegg, où les pensionnaires se retrouvent si souvent ; immense — 16 mètres de long sur 8 de large avec $4^{m},50$ de haut, — toute claire et gaie avec ses peintures légères, d'un vert de printemps.

De grandes baies vitrées, ouvrant sur le parc, laissent entrer à profusion l'air et la lumière. Les tables sont recouvertes de nappes de couleur qui rappellent le linge russe.

C'est engageant et cela donnerait faim de voir, attendant les pensionnaires, les belles tranches de pain bis et les jattes de lait. Je songe à la salle à manger d'un autre sanatorium, visité peu de temps auparavant, sur les bords du Rhin, un « sanatorium pour malades payants » — et payant fortement. La lumière ne pénétrant que

par le haut, arrivait diminuée dans une salle trop profonde, où flottaient les odeurs tristes des repas précédents ; et ce fut un déjeuner lamentable, malgré le luxe du décor et des plantes rares qui garnissaient la salle, malgré l'amabilité du confrère retrouvé là par le plus grand hasard, et le vieux vin du Rhin — du Johannisberg à 12 marks la bouteille.

L'aile gauche du rez-de-chaussée comprend les bains dans sa partie nord : car, en dehors de la friction et de la douche réglementaires, les pensionnaires sont encore baignés régulièrement deux et trois fois par semaine. — Mais, je crains bien, tant que les « bains populaires » ne seront pas devenus également une institution d'état — que l'ouvrier rentré chez lui et n'ayant plus à sa disposition tout le confort dont il jouit ici, n'ait tôt fait d'abandonner cette pratique journalière de l'eau.

Les médecins de la maison n'ont pas été oubliés, et on leur a réservé une salle de bains fort bien aménagée ; il y en a une aussi pour les bonnes sœurs, auxquelles est confiée la surveillance des malades.

Elles ont leur logement à part, situé dans la partie nord de l'aile droite, à côté des chapelles.

La partie nord du corps central renferme le parloir, une salle d'attente, des W.-C. du dernier

système, bitumés, garnis de tôle émaillée jusqu'à une hauteur de 2 mètres avec chasse d'eau, etc. ; tous ces détails, dont je prie les lecteurs d'excuser la vulgarité, ont leur importance dans la description d'un sanatorium. A côté, l'on rencontre encore une lingerie, avec une salle spéciale pour le linge sale.

Au premier étage, 21 chambres à coucher avec 68 lits, le nombre des lits de chaque chambre variant entre 1 et 6. Au second, 21 chambres avec 52 lits ; en tout, 120 lits.

Les chambres, de même que la salle à manger et les galeries de repos, sont orientées vers le Sud. Elles ouvrent au Nord sur un immense corridor qui s'étend dans toute la largeur du bâtiment et les relie toutes entre elles.

Sur les ailes, la partie nord est remplie par ce corridor, tandis qu'au centre elle est occupée par divers aménagements : lingeries, chambres de médecins, cuisines à thé, lavabo, etc.

Comme dans tout l'établissement, le parquet est formé d'une couche de pierre ponce recouverte de linoleum : c'est très solide, paraît-il, et très facile à nettoyer avec une serpillière humide — les balais et les plumeaux étant soigneusement proscrits. Pour faciliter encore le nettoyage, tous les angles sont arrondis. Le bas des murs est garni, en guise de plinthes, d'un rebord

mousse de « torgament », substance élastique, dont la composition est encore tenue secrète. Partout les murs sont de couleurs claires et peints à l'huile jusqu'à une hauteur de 2 mètres à $2^{m},50$.

Les lits sont de fer, avec matelas métallique et matelas de crin : ils sont recouverts, suivant la mode allemande, d'un drap cousu et replié tout autour d'une couverture de laine, trop courte pour qu'on puisse avoir comme chez nous son lit bien bordé : les pieds dépassent, naturellement, et cela n'a rien de très confortable, à notre point de vue.

Mais, ici, les médecins ont épargné aux malades le supplice du « plumeau », que toute bonne ménagère allemande se croit tenue d'imposer à ses hôtes ; le « plumeau » est un immense édredon, qui recouvre tout le lit et dans lequel on s'enfouit, sans plus — la couverture entourée d'une serviette cousue, constituant un raffinement dénommé pompeusement « lit à la française ».

Les tables de nuit sont de fer également, et recouvertes d'une épaisse tablette de verre ; mais, comme elles ont malheureusement des tiroirs, le malade s'empresse d'y entasser tous les objets qui ont traîné dans ses poches. Des armoires pour enfermer les vêtements complètent l'ameublement sommaire, mais suffisant de chaque chambre à coucher.

Partout, dans toutes les pièces, dans tous les corridors, de grands crachoirs de porcelaine, garnis de tourbe humide, que l'on brûle tous les jours ; ce moyen de désinfection, étant le plus absolu et le plus pratique de tous, a fait renoncer ici aux crachoirs garnis de liquides antiseptiques.

Chaque malade a en plus son petit crachoir de poche (système Dettweiler) dont il doit faire la toilette tous les jours, et que l'on passe à l'étuve toutes les trois semaines.

Il est naturellement interdit aux malades de cracher ailleurs que dans les crachoirs ; on sait de quelle importance est cette pratique pour la diffusion du bacille. Mais tout le monde sans doute ne pense pas ainsi. J'ai visité, en 1898, un sanatorium dont je tairai le nom, j'ai cherché vainement ; je n'ai trouvé que, sur les murs, de petites affiches recommandant aux malades de se servir de leurs mouchoirs, de vouloir bien en changer de temps à autre et de les donner à la lessive...

Il faudrait la compétence d'un ingénieur pour faire, sans être fastidieux, la description des étuves à désinfection, des chaudières pour le chauffage par la vapeur à basse pression, des

buanderies actionnées par des électro-moteurs, etc., etc.

*
* *

Malgré tous ces perfectionnements, résultant d'une entente entre ingénieurs et médecins, malgré tout le confort dont je voyais entourés les malades, malgré le luxe presque de toutes ces installations, je sentais une lacune. Le Dr Krebs que je questionnai me confirma dans cette manière de voir.

Comme il m'avait conduit partout, me donnant sur toutes choses les explications que je lui demandais, je questionnai, indiscrètement :

« Vos malades sont-ils contents ? »

Son front se rembrunit, et il me dit très simplement :

« Non, ils ne sont pas contents. On sent qu'ils « ne se plaisent pas ici. C'est inconcevable. « Pourtant, je vous assure bien que nous faisons « tous de notre mieux. Bien que nous ne puis- « sions encore chanter victoire, étant donné le « trop court délai de nos observations, nous « avons eu des cas remarquables, des succès « nets, précis. Ils se plaignent qu'on ne leur « laisse pas assez de liberté, qu'on les traite trop « comme des enfants — et ils ne sont pas plus

« sérieux que des enfants. Ils ne comprennent « pas, ils ne veulent pas comprendre...

« Que leur manque-t-il donc ? »

Et, j'ai pensé que malgré tout les malades de Planegg n'avaient pas tout à fait tort, et qu'il y avait en effet peut-être une lacune dans leur traitement.